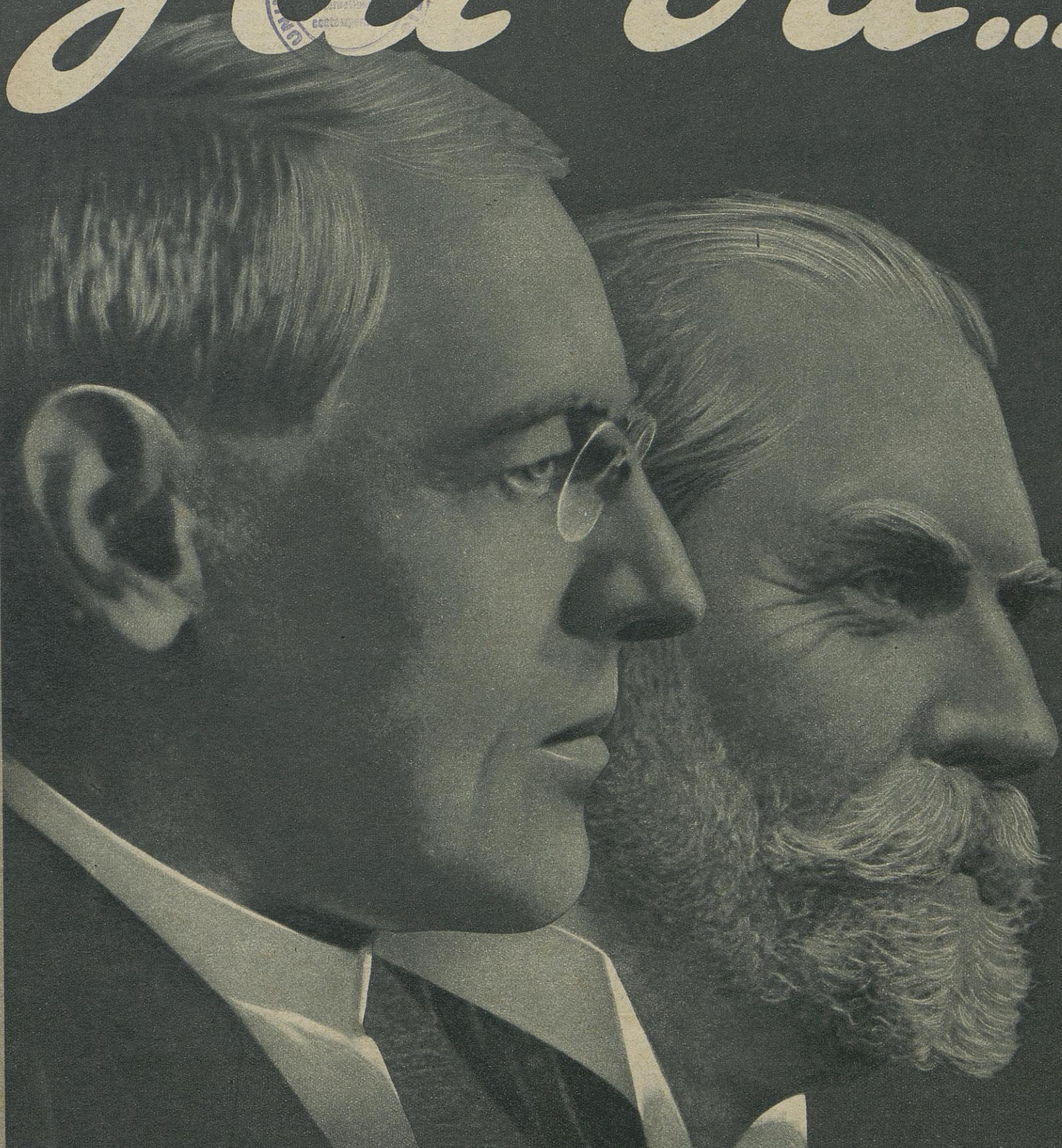


Foi vu...



WILSON

HUGHES

LES CANDIDATS À LA PRÉSIDENTE AUX ÉTATS-UNIS

F. P. 47



LA REINE DE ROUMANIE ET SES DEUX FILLES INFIRMIÈRES

Dès que les premiers blessés roumains de Transylvanie arrivèrent à Bucarest, la reine Marie et ses deux filles prirent le voile de l'infirmière, et prodiguèrent aux soldats glorieusement tombés pour la plus grande Roumanie, tous leurs soins et

tout leur dévouement. On la voit ici, sur le document du haut, sortant avec ses deux filles de l'hôpital qu'elle a fondé. En bas, assise près d'un lit, à l'hôpital, la reine Marie coupe elle-même la viande du blessé qui a perdu l'usage de la main.



LA ROUTE ABANDONNÉE

C'est la route de Lille... autrefois, l'une des grandes artères les plus vivantes de la France! Jadis, toute grouillante de vie, elle serpentait pour nous, pour notre plaisir et nos besoins, à travers les campagnes riches et paisibles... Et voici ce qu'ils en ont fait! Des défenses guerrières, des fils barbelés, parmi les champs en détresse... Sur la route abandonnée, l'herbe

pousse. On ne passe plus! Toute activité est morte. Sur la route, plus personne. Au delà de cette frontière provisoire, c'est notre cher pays envahi, le « paradis perdu »... Mais quelle joie émouvante et libératrice, quand nos troupes enfin victorieuses culbuteront la barrière, et s'élanceront par les plaines, sur les routes, toutes les belles routes de France reconquises.

WILSON OU HUGHES?

QUAND paraîtront ces lignes, les câblagrammes de New-York nous auront appris le nom de l'élu qui présidera pendant quatre années, à partir de janvier 1917, aux destinées de la grande république américaine. Et c'est là un événement dont nous ne saurions nous désintéresser, malgré nos propres soucis.

Notre but n'est pas ici de décrire le côté technique d'une élection présidentielle, avec ses assemblées primaires et secondaires, ses *conventions* ou congrès électoraux. La partie anecdotique nous fournira ample besogne.

Aux États-Unis, les mœurs et habitudes électorales sont très différentes des nôtres. Par exemple, ce qui passe chez nous pour un gaspillage d'affiches apparaîtrait comme une manifestation mesquine aux yeux d'un Américain.

Chez ce peuple épris de colossal, les affiches électorales prennent des proportions de monuments. Elles sont établies sur des trames gigantesques qui barrent toute la largeur d'une avenue aussi spacieuse que notre rue de la Paix, et atteignent la hauteur d'une maison de dix à douze étages.

Ces pancartes flexibles offrent aux yeux des passants les effigies des candidats à la présidence et à la vice-présidence, entourées de *mottos* ou axiomes qui s'efforcent de résumer leurs programmes ; et ce sont des portraits aux dimensions fantastiques, comparables à la face du Sphinx d'Égypte !

Les *kites*, ou cerfs-volants, retrouvent leur vogue pendant une période électorale. Planant au-dessus des villes, ils agitent dans l'air d'immenses banderolles qui étalent les noms des candidats.

Les Américains ignorent nos distributions de prospectus électoraux à domicile. Estimant, à bon droit, que la presse est le meilleur des véhicules de publicité, les organisateurs de la campagne s'assurent, par des contrats en bonne et due forme, la collaboration de tous les journaux en existence, et les gorgent de littérature électorale pendant toute la durée de la campagne.

Dans ce but, chacun des deux grands partis politiques qui se disputent le pouvoir depuis la fondation de la république organise un *bureau littéraire* dont la direction est confiée à des polémistes de valeur.

Ces chefs recrutent une véritable armée de journalistes entraînés par une longue pratique à délayer de cette bonne prose électorale qui a le don de séduire les masses.

Des centaines de *typistes* (dactylographes) sont employées jour et nuit à transcrire leurs élucubrations, avant que, transformées en clichés typographiques, elles s'éparpillent sur toute l'étendue de la vaste république.

Les bureaux littéraires sont indépendants des BUREAUX D'ART ORATOIRE qui jouent un rôle encore plus important dans une campagne.

Ces organismes ont pour mission de rechercher les meilleurs orateurs de réunions publiques, de les engager au service du parti, de leur fournir des thèmes de discours, et d'organiser leurs tournées.

N'allez pas croire que les orateurs au parler académique soient les plus recher-

chés et les mieux payés ! Chez les Républicains comme chez les Démocrates, la préférence est donnée aux hommes qui connaissent bien leur public spécial, et qui savent lui parler sa langue.

Pour faire comprendre à nos lecteurs cette question de nuances, nous rappellerons une anecdote typique.

C'était aux dernières élections, quand M. Taft et M. Wilson se disputaient le pouvoir.

Repoussant les conseils de ses amis, M. Wilson, le grand et compassé universitaire, avait décidé que tous les orateurs qui prendraient part à la campagne pour le parti démocrate seraient des hommes *corrects*, habiles à s'exprimer en langage *choisi*.

Pour l'ouverture de la campagne, le parti avait organisé un meeting-monstre à Maison Garden, la plus vaste salle de New-York. Et ce fut devant un auditoire de 10 000 personnes que M. Draper, une des éminences du parti, fut appelé à prendre la parole.

Il avait, pour la circonstance, arboré cravate blanche et redingote noire, alors que sa nombreuse assistance était composée, en grande majorité, d'ouvriers venus en leur costume de travail.

Ce manque de tact lui fut funeste. Les électeurs jugeaient sa correction peu démocratique ! Il acheva de les indisposer en les traitant de *gentlemen*, au lieu d'employer le terme plus familier de *fellow-citizens*, ou concitoyens.

Il n'eut pas le temps de débiter une centaine de mots que l'hostilité de l'auditoire se manifesta. Des interruptions en argot lui firent hacher ses phrases académiques. Puis, ce fut la série de cris d'animaux ! La campagne débutait mal !

Mais la maladresse du pauvre M. Draper était destinée à fournir au parti démocrate un de ses meilleurs tribuns.

Dans le vacarme des sifflets et des cris d'oiseaux, un ouvrier en vareuse demandait la parole, et, sans attendre l'assentiment du *chairman* (président), bondissait sur l'estrade.

« Je vais vous dire, moi, hurla-t-il, en assénant un formidable coup de poing sur la table, pourquoi nous autres, ouvriers, nous voterons pour Wilson ! *Wait a minute ! Attendez un instant !* »

D'un geste brusque, il dépouillait sa vareuse et retroussait ses manches de chemise. Et c'en fut assez pour empoigner l'auditoire ! Des millions de mains applaudirent frénétiquement. Ce frère-là, oui ! à la bonne heure ! Il savait parler à des camarades !

Et, de fait, en quelques phrases précises, couchées en une langue parfois triviale, mais toujours expressive, l'orateur réussit à démontrer que la nomination de M. Wilson et le triomphe du parti démocrate vaudraient au monde ouvrier une prospérité extraordinaire.

Et l'assemblée se dispersa au milieu du plus vif enthousiasme, après avoir voté à l'unanimité un ordre du jour prônant énergiquement la candidature Wilson.

Monteur-mécanicien de sa profession, l'orateur improvisé, M. James Smithson,

fut engagé sur l'heure par le bureau d'art oratoire du parti. Il partit en tournée dans les districts industriels, où il ne prononça pas moins de *trois cent vingt* discours en l'espace de deux mois.

Durant ces huit semaines, il ne voyageait que par trains spéciaux, était défrayé de toutes dépenses, et recevait, à titre d'honoraires, 20 dollars par discours !

Ce détail — un orateur qui gagne une quarantaine de mille francs en deux mois sans autre effort que de se mettre en manches de chemise et de tambouriner sur la planchette d'une tribune — ce détail nous amène à parler des dépenses qu'entraîne aux États-Unis une campagne présidentielle.

Il y a une quinzaine d'années, les partis en présence dépensaient sans compter. La loi ne leur avait pas encore imposé l'obligation de rendre public le chiffre de leurs dépenses.

Aussi ne se faisaient-ils aucun scrupule de recourir aux services de leurs partisans, ou, pour parler plus net, à leurs bourses.

Effrayé par le programme de M. Bryan et du parti démocrate, qui avaient rêvé cette utopie de supprimer l'or comme étalon de la richesse, le monde de la finance et de la banque avait mis des sommes considérables à la disposition de M. Mac Kinley et des Républicains.

On n'a jamais su, à quelques millions près, combien coûta l'élection de M. Mac Kinley et de son second, le jeune et bouillant Théodore Roosevelt, qui fit alors son entrée dans la grande politique comme candidat à la vice-présidence.

Des révélations accueillies par la presse démocrate établissent que la haute banque américaine avait versé au parti républicain une quarantaine de millions de francs, dont on ne retrouva plus trace dans les caisses du parti, après l'élection.

(A suivre.)

VICTOR FORBIN.

UNE SEMAINE DE GUERRE : du 25 au 31 Octobre.

MERCREDI 25 OCTOBRE. — Échec de trois contre-attaques allemandes sur la région Haudromont-Douaumont.

— Discours de M. P. Deschanel à la séance annuelle des cinq Académies.

— Le docteur Koerber est nommé président du Conseil autrichien.

— Les cavaleries italienne et française font leur jonction près de Koritza (Albanie).

JEUDI 26. — Quatre attaques violentes des Allemands dans la Meuse sont brisées.

— Engagement naval dans la Manche entre destroyers anglais et allemands.

VENDREDI 27. — Le Sénat vote la taxation des beurres et fromages : la Chambre clôt par un vote de confiance le débat sur l'utilisation des effectifs.

SAMEDI 28. — Discours de M. Poincaré à la cérémonie organisée par les avocats de Paris en l'honneur de leurs morts.

— L'as allemand Boelcke est tué sur le front de Picardie.

DIMANCHE 29. — A Paris, le coureur à pied Keyser gagne le Cross des Alliés.

— Au Havre, fête belge en l'honneur des héros de l'Yser.

— Clôture du 2^e emprunt de guerre français.

LUNDI 30. — Succès français à Sailly-Saillisel.

— Reims subit un nouveau bombardement.

MARDI 31. — M. A. Sarraut est nommé gouverneur de l'Indo-Chine.

— M. Tittoni quitte l'ambassade d'Italie à Paris pour devenir ministre d'Etat.

Le premier numéro de *La Guerre Aérienne Illustrée*, dont la Censure a retardé l'apparition, sera mis en vente partout le jeudi 16 Novembre (PRIX : 0 fr. 50).

J'ai vu



COMMENT LES HUMORISTES ANGLAIS VOIENT LES "TANKS"

Les illustrés britanniques plaisantent couramment par l'image les plus terrifiantes inventions de guerre. Naturellement, les « tanks », ces extraordinaires machines glissantes, ont stimulé tout particulièrement l'imagination déformatrice des

humoristes anglais. Ils ont réalisé, chacun suivant son tempérament, les « portraits » les plus bouffons et les plus variés de ces « crèmes de menthe ». On évoquerait Well et Edgard Poë, n'était la bonne humeur dont témoignent légendes et dessins...



LES MITRAILLEURS A L'ASSAUT DES OUVRAGES ALLEMANDS DE THIAUMONT

Notre artillerie n'avait pas cessé de battre les puissantes organisations grâce auxquelles les Allemands avaient retourné contre nos soldats l'ancien ouvrage de Thiaumont. Le 24 octobre l'ordre d'attaque fut donné. Avec les vagues d'assaut les mitrailleurs s'élançèrent, profitant du moindre abri, du moindre acci-

dent de terrain pour mettre en action leur terrible « moulin à café » qu'ils tournaient aussitôt avec frénésie, nettoyant tous les boyaux, toutes les tranchées. En un clin d'œil, l'ouvrage fut enlevé et les vagues d'assaut continuaient leur irrésistible ruée, encerclant d'un seul coup de filet près de 4000 prisonniers.



LA RENCONTRE : CLASSE 16 ET CLASSE 20

Personne n'est plus ému devant nos héros de vingt ans que leurs cadets qui tous brûlent de les égaler. Il arrive fréquemment que des collégiens en promenade sur nos boulevards croisent de très jeunes officiers blessés et décorés, qui, à la mobilisation, quittaient tout juste, comme Guynemer par exemple, les bancs qu'eux-mêmes occupent à cette heure.

Quelques années à peine séparent collégiens et jeunes grognards! Mais en fait, quelle distance morale entre les éphèbes encore au « bahut », et ces bluets d'hier, déjà mûris par la vie d'aventures, les souffrances et les dangers! Les collégiens admirent, envient, et passent... Ils se souviendront, en attendant de se couvrir de gloire à leur tour, bientôt... peut-être.



NUITS DE LONDRES. — LES PROJECTIONS SUR LA TAMISE

Paris, hélas! n'est pas port de mer, et nous sommes privés, entre autres avantages, d'une "vision de guerre" dont les Londoniens amateurs de pittoresque peuvent, eux, faire chaque soir leurs délices. A l'heure du crépuscule, le vaste estuaire de la

Tamise, toujours sillonné de nombreux navires, devient une source féérique de lumières : tous les projecteurs du rivage lancent en même temps vers le ciel leurs longs faisceaux éblouissants. Les jets électriques qui balaient les profondeurs de la nuit vont et

viennent, se croisent et s'entremêlent, à la recherche patiente d'un de ces monstres aériens dont les canons spéciaux de Londres ont fait ces temps derniers une véritable hécatombe... Quelle émotion collective dès qu'un projecteur a repéré la haute cachette des

pirates de l'air! Tous les autres faisceaux alors viennent converger sur le même but. Les Zeppelins échapperont-ils? C'est maintenant l'affaire de la défense anti-aérienne. Le rôle des projecteurs est couronné de succès. Les oiseaux de proie ont peur...

LA MORT DU "LÉON GAMBETTA" (1)

En croisière dans le canal d'Otrante, le Léon Gambetta, un des beaux croiseurs-cuirassés de la flotte française, battant pavillon du contre-amiral Senès, vient d'être frappé à mort par la torpille d'un sous-marin. C'est le 27 avril 1915 que le navire coula et qu'à son bord des marins français moururent dans les plis du pavillon tricolore, comme ceux du Vengeur...

PLUS rien à faire : ... à Dieu vat ! comme on disait autrefois. Et, d'une voix brisée par la douleur, d'une voix qui prie maintenant plutôt qu'elle n'ordonne, le commandant lâche enfin la formule d'abandon : « Sauvez-vous, mes enfants ! Sauvez-vous comme vous pourrez... »

Se sauver, mais comment ? Ceux qui savent nager n'hésitent pas, ils vont tout droit à la mer afin de ne pas être entraînés par le remous quand le bateau va couler. Les autres, et c'est le plus grand nombre, ne peuvent pas se décider à faire le saut, même avec un morceau de bois. Que deviendront-ils, une fois dans l'eau ? Ceux-là, les officiers les ramènent aux embarcations. Avec la gîte qui augmente toujours, on parviendra peut-être à en lancer quelqu'une par-dessus le bord, sans le secours des bossoirs. C'est une dernière chance à tenter. Autour des chantiers, ce sont alors des scènes confuses et poignantes, rapides surtout, qu'un cinéma seul aurait pu enregistrer et reproduire. Entraînée par son poids, la chaloupe roule contre une cheminée, tuant ou blessant quantité de monde. « Courage ! nous mourrons tous ensemble ! » disent MM. Lefèvre et Colbrant. Un peu plus loin, la vedette du commandant bascule en heurtant un panneau, y laisse sa chaudière, et va s'aplatir le long d'une tourelle. Trop brusquement dépêché, un youyou crève et chavire. La baleinière de sauvetage prend la cale et se démolit sur la cuirasse en écrasant une vingtaine de marins qui comptaient l'enjamber au passage. Une autre tombe de côté et remplit. Et ceux qui assistaient à tout cela se voyaient bien irrémédiablement perdus, mais n'en gardaient pas moins fière contenance. A l'enseigne Wachowski et au lieutenant Ballande qui leur disaient : « N'ayez pas peur, mes enfants ! » ils répondent : « On n'a pas peur, capitaine ! »

A quoi on ne saurait non plus rendre assez hommage, c'est au sang-froid et à l'abnégation des officiers, dont pas un ne pensera à soi tant que le bateau flottera et qu'il y restera un seul matelot. Étant tombé, M. Ballande se relève en s'écriant : « Sacrebleu ! qu'est-ce que j'ai donc à glisser de la sorte ? » — comme s'il ne savait pas que c'était la propre main de la Mort qui le poussait, — et conseille aux hommes de se jeter à l'eau, tandis que lui-même va rejoindre son amiral sur la passerelle. Il y retrouvera MM. Puech, de Lesparde et Boisson qui, devant l'imminence du dénouement, ont eux aussi regagné cette sorte de haut lieu d'où s'exerce le commandement. En chemise sur le spardeck, le capitaine de frégate Héraud, chef d'état-major, dirige le lancement de la vedette de l'amiral. L'enseigne Jaillard et l'élève-commissaire Bunoust causent tranquillement, près de la tourelle tribord arrière. Sur le pont, le commissaire principal Deligny, les genoux

déjà dans l'eau, allume froidement une cigarette et dit à ceux qui perdent la tête : « Vous voyez, ce n'est pas plus dur que ça. » Mot d'un stoïcisme antique, auquel ajoute encore le geste de la cigarette. MM. Chédeville, Dubois (lieutenants), Seren, Amet (enseignes), se prodiguaient ailleurs. Quant aux autres, il m'a été impossible de savoir exactement où et à quoi ils se dévouaient, aucun de ceux qui auraient pu me l'apprendre n'en étant revenu, mais il est à peu près certain qu'ils se trouvaient sur le pont. Sans les désigner par leurs noms — à ce moment l'attention était ailleurs — tous les témoignages exaltent leur sérénité ainsi que leur généreux dévouement. « Nos officiers se sont constamment refusés à quitter le bord, disant que leur devoir était d'y demeurer tant que l'équipage ne l'aurait pas entièrement évacué », est une phrase qui revient chez quantité de mes correspondants. Oui, tous étaient là, donnant le plus magnifique exemple, car tous avaient pu gagner les hauts, à la seule exception de l'aumônier, M. l'abbé Julien. L'infortuné dut se trouver bloqué dans sa chambre, soit qu'il y ait passé directement du sommeil du juste à l'éternité, soit plutôt que, ne voulant pas, à cause de son caractère, se montrer vêtu d'une façon plus que sommaire, il ait trop attendu pour en sortir. De sorte que, non seulement il ne parut pas au dernier moment, comme celui de la *Sémillante*, en étole, pour réciter la prière des agonisants, mais personne ne l'a vu nulle part ni à aucun instant. Sa mort aura été aussi discrète que son ministère.

Un premier cri de « Vive la France ! » part alors de la passerelle, cri que tout le monde reprend par trois fois, ceux encore sur le pont comme ceux déjà dans l'eau. Adieu des uns aux autres, en même temps qu'hommage suprême à la Patrie pour laquelle on va mourir. Car le moment en est venu. Le *Gambetta* commence à piquer fortement du nez, tout en achevant de se retourner sens dessus dessous, et le sauve-qui-peut devient général, — officiers toujours exceptés, bien entendu. Choses et hommes bousculent, sautent ou sont précipités à la mer où se déroulent des drames affreux, ponctués d'appels déchirants, de râles et de plaintes cruelles, dernier acte sur lequel il vaut mieux ne pas insister. Si grande qu'elle puisse être par sa leçon, ou belle en tant que sacrifice à un idéal, la mort n'en reste pas moins aussi déconcertante que hideuse à surprendre dans son œuvre de destruction. « La débâcle le long du bord fut atroce... Pour ma part, je reçus une baleinière sur la tête. Après, le hasard voulut que je trouvasse un mât d'embarcation auquel je m'accrochai. En faisant des mouvements de jambes, je m'éloignai du navire. Je ne tardai pas à avoir des compagnons de misère. Ils vinrent cinq s'ajouter à mon épave. » (Lettre du quartier-maître Le Mudès, que nous retrouverons ci-dessous).

Auparavant, donnons un dernier regard au croiseur qui va sombrer. Quand le taureau a reçu l'estocade, il s'agenouille, renifle le sol avec inquiétude, et se laisse ensuite tomber sur le flanc. De même le navire, sauf que c'est la mer dont sa proue fouille la poussière bruissante, et que pour trouver le repos final, il lui faudra traverser toute l'épaisseur des eaux en roulant plu-

sieurs fois sur lui-même. Au fur et à mesure que s'enfonce le côté bâbord, émergent cuirasse, coque et quilles latérales de tribord, où l'on voit courir les attardés et parmi ceux-ci des officiers dont les lampes, disséminées sur le dôme de la carène, dessinent un commencement d'auréole au vaisseau agonisant. Un peu avant que la passerelle ne s'enfonce complètement sous l'eau, on a vu M. Chédeville passer par surprise une bouée-couronne autour de l'amiral, qui tenait serrée la main du commandant André. Celui-ci n'avait même pas voulu se déshabiller, tellement il était résolu à se laisser couler avec son bateau. On ne devait plus les revoir, ni l'un ni l'autre, et le corps de l'amiral fut seul retrouvé. A côté d'eux se trouvaient MM. Fay, Ballande, de Lesparde, Roussel, Puech, Boisson — je ne sais que ceux-là — et, à part M. Fay, ce fut également la dernière fois qu'on les aperçut vivants.

Enfin, une vingtaine de minutes après son torpillage, le *Gambetta* avait achevé le tour complet et s'abîmait par l'avant, la mâture pointant vers le fond, la quille et les trois hélices dressées en l'air. Identiquement comme le *Bouvet*. Au même instant, un nouveau cri de « Vive la France ! » jaillit spontanément de la poitrine de tous ceux qui, bien qu'aux prises avec la mer homicide et la mort déjà dans la gorge, ne pouvaient, sans un sursaut d'émotion, la voir engloutir ce que le marin a de plus cher au monde après le pays qui l'a vu naître, son bateau ! Le premier maître Grall entonna ensuite le chant des Girondins, *Mourir pour la Patrie...* Un des derniers à se décider, ce vaillant officier marinier venait de se jeter à l'eau tout habillé...

Le premier feuilleton de CASSINOU VA-T-EN GUERRE

le nouveau roman de
CHARLES DERENNES
paraîtra dans
notre prochain numéro



Charles Derennes, l'auteur de
Cassinou va-t-en guerre.

C'est le jeudi 16 novembre que nos lecteurs auront le plaisir de trouver dans *J'ai vu* la première tranche de la nouvelle œuvre de Charles Derennes.

Il est inutile de présenter Charles Derennes à notre public. Ses collaborations de conteur au *Journal*, au *Matin*, au *Figaro*, au *Gaulois* lui ont valu depuis longtemps déjà l'estime de tous les lettrés. Dans

Cassinou va-t-en guerre, l'œuvre que Charles Derennes a écrite spécialement pour les lecteurs de *J'ai vu*, le jeune romancier de

L'Amour jessé, *la Guenille*, *le Peuple du Pôle*, etc., va montrer une nouvelle face de son talent, si divers, si riche et d'une imagination si surprenante. Charles Derennes a voulu faire en effet le roman de l'héroïsme rustique, car il a sa Gascogne comme Alphonse Daudet avait sa Provence.

Cassinou, le héros du roman, Gascon comme Cyrano, est un vrai fils de France. Son histoire, qui est déjà un peu de la grande histoire, est un vrai roman où la gaité et la verve la plus saine se mêlent à une intense émotion.

(1) Les lignes que l'on va lire sont extraites du beau livre que le commandant Emile Vedel a écrit sur « Nos marins à la guerre ».

J'ai vu.

LA VÉRITABLE INFLUENCE FRANÇAISE: LA PROPAGANDE POUR LA BEAUTÉ

La Pawlova.



Mlle Lina Cavaliéri.



Mlle Lilian Greuze.



Miss Alma Taylor.

Les conférences didactiques de célèbres orateurs alliés en tournée dans les pays neutres, et spécialement en Amérique, présentent une incontestable utilité. On ne portera jamais assez la « bonne parole » chez des peuples avides de vérité, alors que les sollicitent d'autre part si perfidement tous les agents à la solde des Puissances de Mensonge. Mais il est une propagande, bien française celle-là, où échoueront les plus

habiles rhéteurs boches : la propagande par la jolie femme ! On voit ici, précisément réunies à bord d'un paquebot en route pour New-York, quatre délicieuses artistes alliées : mesdemoiselles Lilian Greuze (Française), Cavaliéri (Italienne), Alma Taylor (Anglaise), et la Pawlova (Russe). La beauté et, qui plus est, le talent au service de la grande cause, quoi de plus capable de nous gagner là-bas d'enthousiastes partisans ?

LA DEMOISELLE AU MASQUE

DANS un grand atelier d'usine de cinéma, réquisitionné pour la fabrication des masques contre les gaz, c'est un brouhaha de chuchotements et de parlottes. Les deux cents ouvrières affectées à ce travail minutieux ne se transmettent que les potins indispensables. Leur besogne destinée à protéger les poilus est une belle besogne, elles en ont conscience, aussi les visages sont-ils attentifs et graves.

Une odeur fade de produits chimiques aseptise l'air.

La grande Lucie, tout en triant sa ouate, entend la petite Janot dire à Gabrielle, la petite rousse.

— Ma petite sœur qu'est danseuse est bien contente : son corps de ballet a un filleul maintenant, c'est le fils d'un vieux machiniste. Elles se donnent des amendes entre elles : si l'une rit à quelqu'un dans la salle, si l'autre a changé de place dans le quadrille, c'est un sou ou deux sous, suivant le cas, qu'elles doivent verser à la plus âgée. Quand elles auront trois francs, elles enverront un paquet.

— Pas mal, répond Gabrielle qui connaît aussi une histoire...

En remplissant la carcasse d'un masque, elle la raconte :

— Une petite locataire de ma maison, une jeune fille qui reste au troisième sur la rue, a lu dans un journal des annonces de poilus qui réclament des marraines, elle a écrit à n'importe lequel, au hasard, en joignant sa photo. Le soldat a répondu à son père qu'il était épris de la beauté de sa demoiselle et lui a demandé sa main en disant qu'il avait 100 000 francs de rentes et qu'il était orphelin. Le père a fait prendre des renseignements, c'était vrai. Il a accepté. Hier la gosse a reçu la visite d'un grand bijoutier qui lui a remis un brillant de 3 000 francs, c'est pas des blagues, la concierge l'a vu.

— Une chançarde, ta locataire, riposte Janot, vexée de ne pas avoir cette veine-là.

La grande Lucie rêve là-dessus. Elle aussi voudrait avoir un filleul, non pas qu'elle espère jamais recevoir une bague, ni même un bouquet de deux sous, on ne l'a jamais gâtée ici-bas ! Ses parents sont comme elle, des tâcherons qui suent à la peine et qui l'ont mise en apprentissage dès l'âge de dix ans. Elle a été petite main chez une couturière de Puteaux, où elle habite, elle a été plieuse dans une grande blanchisserie, mais la guerre étant venue, on a diminué le personnel... La malheureuse midinette de banlieue s'est fait embaucher pour les masques et elle a eu bien de la chance d'être prise, elle ne s'y attendait pas, résignée à tout, sauf à ne pas avoir son filleul.

La grande Lucie échappe cependant aux amertumes de la vie grâce à son caractère romanesque, elle se nourrit de livraisons populaires, la fleur bleue pousse dans son âme comme une fleur sauvage dans un coin de forêt, les héroïnes de romans n'ont pas de secrets pour elle, les 20 centimes qu'elle distrait chaque jour de son salaire lui servent à voyager par l'esprit dans un monde de beaux jeunes gens, d'hommes masqués, de détectives infatigables, d'héritières enlevées et d'espionnes par amour.

Le soir du jour où la petite Janot et Gabrielle avaient parlé de filleuls, elle se dit : « Il faut que j'aie le mien ».

Ne voulant pas recourir aux annonces et, d'autre part, ne désirant à aucun prix

demander à ses camarades l'adresse d'un frère ou d'un cousin, car elle veut être seule à connaître son correspondant, la grande Lucie chercha un procédé ingénieux.

Elle écrivait un billet très court qu'elle insérerait dans un masque. Le papier serait sûrement ouvert et lu.

Dans sa chambre, pendant que le père et la mère ronflaient, éreintés de leur journée, elle écrivit : *Petit soldat, j'ai travaillé à ton masque, écris-moi si tu en as le temps, je te répondrai tout de suite. Lucie Girolle.*

Le lendemain elle introduisait le billet plié en quatre dans un des cent masques terminés et rangés sur une claie, attendant d'être enlevés.

Personne ne s'était aperçu de rien.

Le geste de Lucie Girolle venait d'embellir sa vie. Elle fut familière et gaie avec ses compagnons, on n'en revenait pas, ce n'était guère son genre.

Le masque parti, elle s'inquiéta de savoir au bout de combien de temps il arriverait aux premières lignes.

La surveillante la renseigna :

— Cinq, six jours...

Elle patienta cinq jours, six jours et s'accorda trois jours pour la réponse.

Lucie la reçut le quatrième, elle émanait d'un lieutenant de génie à qui la *muselière* — comme on dit aux tranchées — avait été distribuée.

Le lieutenant lui déclarait qu'il était enchanté d'entrer en correspondance. Et Lucie, ravie, fit de la littérature épistolaire en s'imprégnant du style de ses romans préférés.

Ces jours-ci, une charmante femme du monde, M^{me} X..., qui prête sans compter le concours de sa voix aux manifestations artistiques organisées par le théâtre des Armées, dînait au front avec des artistes des théâtres subventionnés ; c'était un cordial repas offert par des officiers français et alliés désireux de remercier la troupe qui avait si gentiment diverti leurs soldats.

M^{me} X... était placée à côté d'un lieutenant de génie. On parla des marraines et on but à leur santé pour marquer la reconnaissance à laquelle elles avaient droit.

Un colonel russe proposa à M^{me} X... d'être son filleul.

— Non pour recevoir des cadeaux, mais pour en offrir, lui dit-il avec admiration.

M^{me} X... remercia, elle était fort touchée, mais elle ne voulait que des gars sans famille ou sans le sou, qu'elle aimait et gâtait le plus possible.

— Vous ne pouvez vous imaginer leur bon sens, la délicatesse de leurs sentiments, mon colonel, j'adore mes poilus.

— Bravo ! voisine, lui glissa son voisin, le lieutenant, vous avez raison d'aimer nos braves.

Comme le dîner s'achevait, le jeune officier, ingénieur des plus distingués, ancien polytechnicien, confia une anecdote de sa vie à la belle madame.

— Moi aussi, j'ai eu une marraine, c'est une histoire touchante et en même temps un remords.

— Un remords ! riposta la chanteuse.

— Vous allez en juger. Un jour, j'ai trouvé dans un masque protecteur une petite lettre de celle qui l'avait confectionné, elle demandait un filleul, j'acceptai de devenir le sien... J'aimais déjà mon inconnue, ou

tout au moins, j'étais intrigué et un peu troublé. Je lui écrivis, elle me répondit et une correspondance régulière s'ensuivit. Je lui annonçais même que je partais la semaine suivante en permission. Là-dessus ma demoiselle au masque me prévint qu'elle demanderait à ses parents la permission de sortir à sept heures le soir, de venir à Paris. On se verrait enfin ! J'acceptai, enthousiaste, et elle me fixa un rendez-vous le lendemain de mon arrivée, devant un café de la gare de l'Est...

« Je fus exact. J'aperçus une grande fille sèche et laide qui, m'ayant reconnu aussitôt, se dirigea sur moi... Excusez ma déception, car elle fut sans bornes, ce n'était pas du tout ce que je croyais, ce que j'avais imaginé dans ma solitude... Je passai à côté d'elle, indifférent, comme un piéton quelconque. Un taxi passait, je sautai dedans. — C'est triste...

— N'est-ce pas ? Huit jours après, et de retour au front, je reçus un mot de ma pauvre marraine. Elle s'excusait d'avoir envoyé une amie à sa place ; elle me raconta aussi que ses parents s'étaient opposés à ce qu'elle sortît ce soir-là, que son amie était une sotte, qu'elle lui avait pourtant bien spécifié le numéro du régiment, qu'elle aurait dû mieux regarder...

— C'est bien fait, votre marraine était sûrement très jolie, vous avez été puni d'avoir méprisé la grande amie, la laide.

— Hélas ! ce devait être elle et pas une autre, car je lui ai demandé sa photographie pour éviter tout malentendu dans l'avenir... et sa correspondance a cessé aussitôt.

— Pauvre fille !

— Ne voulant pas qu'elle gardât un mauvais souvenir de son filleul, je lui ai envoyé une ravissante petite montre en or que j'ai achetée à Bar-le-Duc.

MAURICE VAUCAIRE.

L'Édition Française Illustrée
30, Rue de Provence — Paris

VIENT DE PARAÎTRE :

LE PLUS FORMIDABLE RÉQUISITOIRE CONTRE L'ALLEMAGNE

GERMANIA

LES ALLEMANDS JUGÉS PAR EUX-MÊMES
LES ALLEMANDS JUGÉS PAR LES NEUTRES

Magnifique album de 180 pages in-quarto (21 x 27), contenant 132 dessins des premiers collaborateurs des grands journaux satiriques d'Allemagne et d'Autriche-Hongrie et des plus remarquables artistes américains, argentins, espagnols, grecs, hollandais, norvégiens, suédois, suisses, etc., etc.

Couverture en cinq couleurs de Maurice NEUMONT
Texte en cinq langues : français, anglais, italien, espagnol et portugais.

Prix : 3 fr. 50

Envoi PAR POSTE RECOMMANDÉE contre mandat-poste de 4 fr. (Étranger : 4 fr. 55) adressé à l'Administrateur de L'Édition française illustrée, 30, rue de Provence, Paris

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :
300 exemplaires numérotés sur beau vélin, grandes marges.
L'exemplaire vélin : 10 francs (franco).

Le prince de Serbie.



Le Général Sarrail.



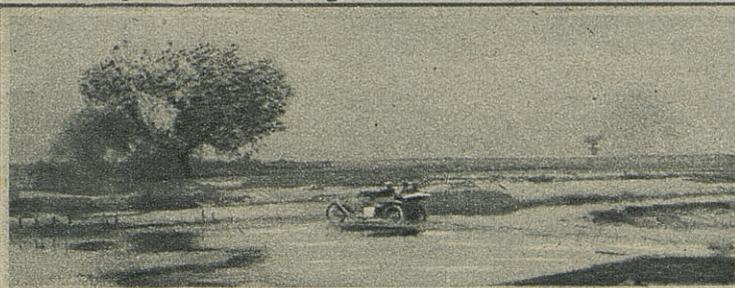
7^{ai} vi.



Le prince de Serbie, le général Sarrail et M. Chaumet.



Les généraux Sarrail et Petiti.



La traversée d'un gué près de Doiran.

EN MISSION SUR LE FRONT DE MACÉDOINE

Tout dernièrement, à la Chambre des députés, M. Chaumet, le distingué député de la Gironde, président de la Commission de la Marine, a rendu compte de sa mission à l'armée d'Orient. Guidé par le prince Alexandre de Serbie et par le général Sarrail, M. Chaumet se trouvait sur le front de Macédoine au moment même de l'avance de nos soldats et il a pu constater par lui-même l'irrésistible entrain qui anime nos vaillantes troupes.



Le prince de Serbie et M. Chaumet.

La maison de M. Venizelos à Salonique.



Le triumvirat Venizelos (1), Coundouriotis (2), général Danglis (3), et ses principaux partisans.

A SALONIQUE : LE TRIUMVIRAT VENIZELOS, COUNDOURIOTIS ET DANGLIS

Patriote et recherchant par-dessus tout la prospérité du pays qu'il voudrait guider vers de plus hautes destinées, le grand tribun hellène Venizelos, en appelant auprès de lui, à Salonique, tous les Grecs conscients de leurs aspirations nationales, a voulu donner en même temps l'assurance que la sécurité des armées de

l'Entente ne devait pas être menacée. A la suite des promesses faites par le roi Constantin, promesses déjà en cours d'exécution, les rapports des Alliés avec le gouvernement royal se sont améliorés. Mais il n'en reste pas moins établi que c'est à l'action du gouvernement de M. Venizelos qu'est dû le réveil de l'Hellade.



LES ITALIENS PROGRESSEDANS LE HAUT-CORDEVOLE

Les indomptables phalanges du général Cadorna poursuivent leur marche irrésistible vers Trieste dont ils aperçoivent déjà les murs. Chaque jour, le communiqué italien nous apprend un nouveau succès de nos vaillants alliés et un nouveau recul des troupes de François-Joseph, dans le Trentin comme dans le

versant de l'Adriatique. Notre photographie représente la halte d'un détachement de ces hardis bersaglieri coiffés du casque d'acier, venant d'occuper par surprise une position avancée, dans le Haut-Cordevole, à l'est du Settesan, et ayant ensuite résisté victorieusement à une contre-attaque de l'adversaire.

J'ai vu...



LE CYCLISTE MASQUÉ

Les troupes anglaises viennent d'avancer dans la région de Lesbœufs : les communications téléphoniques ne sont pas encore établies, mais il faut néanmoins qu'un ordre urgent soit transmis aux batteries d'artillerie. Soigneusement masqué, car on est en pleine zone de gaz asphyxiants, un motocycliste

saute en selle et règle sa machine, tandis que son lieutenant, carte en mains, lui donne les dernières explications. Et l'agent de liaison, dont la monture d'acier crache de la fumée et fait un vacarme assourdissant, part à toute vitesse à travers la mitraille, semblable à un monstre de l'Apocalypse.